



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

**MAUDITE
SOIT LA GUERRE**

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

La République des faibles

Le Grand Soir

Malheur aux vaincus

GWENAËL BULTEAU

MAUDITE SOIT LA GUERRE



VOIR DE PRÈS

© 2026, La Manufacture de livres.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-929-4

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

à mes parents, Monique et Joseph,
à mes fils, Erwan et Axel

PROLOGUE

Jeanne s'arrangeait devant le miroir pendant que Maxence, étendu sur le lit, un bras passé derrière la tête, tirait sur une cigarette. Elle lui offrit un dernier baiser, tout en retenue, pour ne pas s'abandonner de nouveau dans ses bras, puis se retrouva dans le jour finissant. Depuis la chute brutale des températures, les magasins fermaient à cinq heures et l'éclairage public était interdit afin d'économiser le gaz et l'électricité, mais aussi pour égarer les aéronefs ennemis. On parlait de zeppelins et de bombes au phosphore nées de la cruelle ingénierie allemande.

Elle avançait à l'aveuglette, se guidant grâce aux traits de lumière qui traver-

saient les fentes des volets. Pour les derniers mètres, dans le bloc obscur de la nuit, elle appuya sa main contre le mur dont elle connaissait les aspérités par cœur. Elle frappa deux petits coups à la porte de la maison, comme à son habitude, alors se succédèrent des pas et le bruit du verrou.

Sa mère lui jeta un rapide coup d'œil, mais de sa part, Jeanne le savait, c'était suffisant pour remarquer les détails qui clochaient : les mèches mal mises, les yeux brillants, les cernes de l'amour. Seulement, l'état de sa fille n'était pas la priorité d'Yvonne Guynemer.

— Ton père a trouvé un copain, souffla-t-elle.

Nouvelle qui n'avait pas l'air de la ravir. Un copain ? Que voulait-elle dire ? Un vieil ami ? Un camarade de la communale ? Qui avait-il pu rencontrer pendant sa permission ? Elle loucha sur son père

en pleine conversation avec un inconnu se réchauffant les mains au-dessus du poêle.

— Il l’a ramassé dans la rue et lui a promis le gîte et le souper, sous prétexte qu’il se bat dans les tranchées lui aussi.

Sa mère était contrariée. Cela se voyait à sa bouche plissée dont les coins s’incurvaient et son regard par en dessous. Jean-Jo était tendu depuis son retour. La guerre l’avait changé. Parler avec lui s’avérait difficile. Il alternait des phases de mutisme avec une volubilité soudaine et ne supportait pas la moindre contradiction, à ses yeux une insulte au soldat qu’il était. Il passait de longues heures à glorifier le combat. Les Allemands devaient crever, c’était un fait entendu, mais au-delà de cet objectif, les soldats français se battaient pour les valeurs de la civilisation : la foi, la dévotion et l’hon-

neur. Qu'importait alors de patauger dans la boue et la mort ? Il comprenait que ce fût difficile à saisir pour l'arrière, parce que les Parisiens avaient la belle vie loin du feu.

Quand il avait débarqué pour sa permission, avec sa capote bleue sur les épaules, sa femme et ses enfants avaient eu mal au cœur en le voyant. Ce n'était pas le Jean-Jo qu'ils connaissaient. Amaigri, les joues creuses, les yeux éteints, il avait pris dix ans. Jeanne savait maintenant à quoi il ressemblerait sur son lit de mort. À la maison, le premier soir, il avait réclamé son régime habituel, une soupe de légumes épaissie au lard. Rien de plus. Il ne fallait pas faire de frais pour lui.

— Pourquoi ne travailles-tu plus à l'hôpital ? avait-il reproché à sa fille.

— C'était du bénévolat tandis que la couture me rapporte un salaire et, à

l'atelier, on tricote des lainages pour la zone de front.

Un argument qu'il pouvait comprendre, mais le soutien des soldats restait primordial à ses yeux. Jeanne préféra garder secrète la véritable raison de son choix. Elle avait décroché un rôle dans une pièce patriotique qui se jouait dans un théâtre de quartier et les représentations allaient bientôt commencer. Dans ce genre de pièce, les soldats en goguette, qui fournissaient le gros des spectateurs, applaudissaient avec entrain mais Jeanne savait que leur enthousiasme portait autant sur les formes de l'actrice que sur son talent. Cela faisait partie du jeu, tout comme d'être payée des clopinettes, mais son père n'avait pas besoin de connaître cette situation qu'il aurait réprouvée. À ses yeux, les actrices étaient des femmes légères, pour dire les choses poliment.

— Jeanne ! Jeanne ! crièrent de petites voix pointues.

Les jumeaux, ravis de retrouver leur sœur, sautèrent à son cou. L'un d'entre eux avait une joue écarlate, la marque d'une taloche. Jeanne se souvenait des roustes d'autrefois : son père tapait fort et les gifles faisaient autant d'effet qu'une porte en pleine figure.

Avançant dans le salon, elle lança un bonsoir discret aux hommes. L'invité surprise avait un visage long, des yeux fureteurs, curieux et inquiets à la fois. Il s'inclina en voyant Jeanne et se présenta d'une voix cassée, serrant gauchement la main qu'elle lui tendit. Elle n'avait qu'une envie, se réfugier dans un endroit de la maison où elle serait seule, pour se remémorer les étreintes de l'après-midi, mais elle devait prendre son mal en patience. Son père ne supporterait pas qu'elle fasse injure à son invité.

Les hommes voulurent s'en griller une. Le soldat sortit son paquet de tabac mais le père de Jeanne l'arrêta.

— On n'invite pas un copain pour le laisser fumer du gris. Goûte-moi ça, plutôt.

L'homme roula une cigarette et rendit le paquet à Jean-Jo qui gratta une allumette, une seule pour deux clopes et regarda se consumer la tige noircie et fumante avant de l'écraser du talon. Ce qui lui plaisait, à cet instant, c'était de fumer sans que cela porte à conséquence. Dans les tranchées, le moindre détail pouvait vous tuer. Son comparse approuva. À son tour, il raconta sa guerre, la même que tout le monde, les trous dans lesquels il s'abritait, le sifflement des obus, les camarades tombés au combat. Pourquoi était-il épargné, lui, mystère ! Jean-Jo désigna le ciel.

— La protection divine.

Le soldat n'avait pas l'air convaincu, mais il n'allait pas contredire l'homme qui lui ouvrait la porte de sa maison. Jeanne retourna près de sa mère.

— C'est l'uniforme de papa ? demanda-t-elle, en désignant le vêtement sous le fer.

— Non, il appartient à son nouvel ami. Ton père m'a demandé de m'en occuper.

Elle s'appliquait, soucieuse de lisser impeccablement le tissu.

— Quelle sale journée ! Dès son réveil, il n'était pas à prendre avec des pincettes. Il disputait les jumeaux qui couraient autour de lui. Pour les calmer, il les a mis à l'exercice. Toute la matinée, les petits ont couru d'un bout à l'autre de la rue en portant des poids en fonte, ceux qu'on utilise pour la balance. En allant chercher de l'eau, l'un d'eux a renversé la cruche. Ton père lui a flanqué une sacrée gifle. J'ai eu le malheur de lui

dire de se calmer et il m'a demandé si j'en voulais une, moi aussi, puis il est sorti de la maison en claquant la porte. Je lui ai couru après. Les gens nous regardaient de leurs fenêtres. J'avais honte.

Jeanne étreignit sa mère, regardant avec des yeux d'adulte cette petite bonne femme au dos courbé et aux doigts abîmés par le travail.

— Ça ira mieux quand la guerre sera finie, lui dit-elle, sans conviction.

— Il était dépité de voir la queue devant la pâtisserie, dépité à l'idée que les Parisiens se goinfraient pendant que, sur le front, les soldats crevaient comme des bêtes. Noël est passé mais les décorations ornent encore les vitrines. À ses yeux, Paris n'en finit pas de faire la fête et il me regardait comme si j'étais responsable de la situation ! Ensuite, il a vu des blessés de guerre. Ça l'a mis dans tous ses états, à tel point qu'il a oublié